

FICHE DIDACTIQUE D'ANIMATION PHILOSOPHIQUE

AUTOUR DU PARCOURS "ROPS EN TOUT GENRE" AU MUSÉE FÉLICIEN ROPS





Rue Henri Blès, 190 C
5000 NAMUR

egalitedesgenres@province.namur.be

081 77 60 24 ou 081 77 52 93

tiny.cc/egalitedesgenres

musée
Félicien
Rops

Rue Fumal, 12
5000 NAMUR

info@museerops.be

081 77 67 55

www.museerops.be

Plan

Introduction	3
Limites et dépassement de l'assignation identitaire	3
Vision synoptique	4
Notice d'exploitation didactique	5
1. Animer une discussion philosophique	5
2. Exercice d'analyse de notre propre rapport au désir	6
Parcours philosophique	7
1. Nous sommes des <i>êtres de désir</i>	7
a) <i>Les êtres humains sont fondamentalement des êtres de désir</i>	7
b) <i>La pulsion renvoie à l'idée d'être possédé·e</i>	7
→ Extraits / citations 1 – Freud et les pulsions	8
→ Œuvres de Rops 1 – Pornocrates et Mors syphilitica	9
→ Notions / concepts 1 – ça, moi, surmoi	9
c) <i>Le désir prend un objet, se matérialise sur une projection</i>	10
→ Extraits / citations 2 – Kojève et le désir de reconnaissance	10
→ Extraits / citations 3 – Spinoza et le désir	11
→ Extraits / citations 4 – Sartre et le désir d'appropriation dans la séduction amoureuse	11
2. Comment se transformer et comment transformer les conditions d'existence ?	12
a) <i>L'œuvre d'art et sa raison d'être</i>	12
→ Notions / concepts 2 – sublimation / création	12
→ Notions / concepts 3 – symbolisme	13
→ Œuvres de Rops 2 – La Dame au pantin	13
b) <i>Puissance et impuissance de l'art</i>	14
→ Œuvres de Rops 3 – La Dèche	14
3. Luttres et domination	15
a) <i>Ce qui est visible, ce qui est invisible</i>	15
→ Extraits / citations 5 – Bourdieu et la domination	15
→ Notions / concepts 4 – rapports de domination, habitus et violence symbolique	15
→ Notions / concepts 5 – soumission librement consentie	16
→ Œuvres de Rops 4 – Passé minuit	17
b) <i>Le féminisme, une affaire d'hommes ?</i>	18
→ Notions / concepts 6 – libération / liberté	18
c) <i>La fabrique des histoires et le pouvoir de la fiction</i>	19
→ Notions / concepts 7 – vers une narratologie féministe	19
→ Extraits / citations 6 – Zeniter : de la fiction-flèche à la fiction-panier	20

4. Tabous et pathologies du désir	21
a) <i>Nécessité et risques de la transgression</i>	21
→ Notions / concepts 8 – tabous	21
→ Œuvres de Rops 5 – Les Adieux d’Auteuil	22
→ Extraits / citations 7 – Bataille et la transgression	22
→ Œuvres de Rops 6 – La chanson de Chérubin	23
b) <i>Les maux du désir</i>	23
→ Notions / concepts 9 – dépression / burn out	24
→ Extraits / citations 8 – Ehrenberg et la dépression	24
5. L’économie du désir : exploitation du travail = exploitation du désir ?	25
→ Extraits / citations 9 – A. Gorz et les nouvelles figures du travailleur	25
→ Notions / concepts 10 – la dialectique du maître et de l’esclave	26
Conclusion	28
1. Exercice proposé aux participant·es d’un parcours philosophique sur le désir	28
2. Conclusion de la fiche : une réflexion philosophique sur le désir comme transformation de soi et du monde	28

Légende pour la lecture de la fiche :

- **Encarts verts** : notions / concepts → [Le prisme théorique](#)
- **Encarts bleus** : extraits de textes disciplinaires (ex. d’un sociologue, d’un philosophe, etc.) ou citations → [Le regard / la vision des auteurs](#)
- **Encarts roses** : lien avec les œuvres de Rops → [L’œil de Félicien Rops](#)

Introduction

Limites et dépassement de l'assignation identitaire

Notre proposition contourne l'approche selon laquelle il faut repérer et désamorcer les stéréotypes pour combattre les discriminations. Pour nous, travailler à déconstruire frontalement les préjugés sur l'autre n'a que peu d'effet sur la violence des discriminations qu'il·elle subit. Au contraire, il y a un risque de reconduire les stéréotypes plus violemment encore en les condamnant.

Changer les représentations mentales, cela ne se décrète pas ; cela ne s'obtient pas plus par une censure ou par un bourrage de crâne avec de nouvelles idées acceptables. Les idées ont un effet dans la réalité parce que leurs racines excèdent le seul champ intellectuel. Les idées sont attachées aux conditions affectives, sociales, économiques des identités. Nous tenons à nos idées et les idées nous tiennent ; c'est par la mise en lumière des conditions d'existence de ces liens d'attachement que nos identités pourront évoluer. Nous commencerons donc par là : affronter nos préjugés à partir de nous-mêmes, ici et maintenant, et non, à partir d'idées de surplomb sur ce que serait l'homme ou la femme du XIX^e ou du XX^e siècle.

Ce double choix nous conduit à aborder d'une autre manière la question des stéréotypes de genre, afin de penser l'organisation du travail et la formation aux métiers comme un problème en soi. Ainsi envisagerons-nous tour à tour des thèmes connexes comme la *séduction*, la *soumission*, la *manipulation*, l'*aliénation* ou encore la *dépression*, pour repenser plus largement le rapport que nous entretenons à nous-mêmes et au travail. Il ne s'agit là aucunement de nier la réalité des discriminations liées au genre, mais bien plutôt d'indiquer comment, dans le vécu de chacun·e, se mélangent et se répondent de façon toujours spécifique de multiples dimensions.

Puisque, dans cette perspective, l'intime et le social ne s'opposent plus – pas plus que l'économique et l'affectif ou l'émotionnel –, nous partirons d'une notion présente en chacune de ces dimensions et que l'œuvre de Rops met en scène : le *désir*.

Cherchons donc maintenant à comprendre comment nos désirs se forment et comment ils s'expriment dans une société donnée ; comment se forment aussi des structures de domination et de résistance pour que cette fiche constitue une occasion de réveiller nos consciences politiques.

Vision synoptique

Remarque méthodologique :

Cette fiche se veut une aide à l'expression du vécu des participant·es, condition indispensable à la réflexion et à la possibilité transformatrice des apports de savoirs. Ni recette magique, ni protocole formel, elle vise à aiguïser le regard de l'animateur·rice. Il ne s'agit donc aucunement de traiter exhaustivement des sujets proposés, mais de pouvoir accompagner au mieux le groupe dans sa réflexion. Aussi est-il tout à fait possible de n'aborder qu'une petite partie des problématiques évoquées ici. Toutefois, tant pour l'acuité du regard que pour le confort d'animation, il n'est pas inutile de posséder une représentation schématique des liens entre les parties.

Nous partons de l'hypothèse générale que la condition humaine est constituée par le **désir**.

La mise à l'épreuve de cette hypothèse se fera de *trois manières* que l'on peut artificiellement présenter séparément, mais qui sont toujours présentes dans chaque vécu :

1. la dimension **biologique** du désir :

- identité et/ou différence entre **désir** et **pulsion**
- identité et/ou différence entre **pulsion** et **pulsion sexuelle**

2. la dimension **sociale** du désir :

- identité et/ou différence entre **désirer quelqu'un** et **désirer quelque chose**
- **désir de reconnaissance** :
 - désirer être l'**objet du désir de l'autre**
 - désirer posséder ou désirer être reconnu comme propriétaire
- libre choix ou conditionnement de ce que l'on désire

3. la dimension **économique** du désir :

- rapports entre **travail** et **désir** (travail avec désir, travail sans désir, désir sans travail, ni désir ni travail)
- impacts de l'**argent** comme possibilité d'acheter (et donc d'avoir) tout ce qu'on désire.

Les thématiques connexes – la *séduction*, la *prostitution*, la *transgression*, la *dépression*, l'*aliénation*, la *soumission*, etc. – peuvent être rencontrées et questionnées dans chacune de ces dimensions.

Par exemple : identité et différence entre séduction animale et séduction humaine (dimension biologique) ; séduire pour se sentir désiré (désir de reconnaissance, mythe de Dom Juan) ; séduire pour avoir un travail ou séduire avec ce que l'on possède (dimension économique).

Notice d'exploitation didactique

1. Animer une discussion philosophique

Le questionnaire et les extraits proposés ci-dessous ne constituent pas un ensemble à parcourir dans son intégralité en commençant du début de la fiche jusqu'à sa fin ; non seulement cela prendrait trop de temps et serait rébarbatif, mais on courrait le risque de seulement survoler des thèmes sans en questionner les enjeux. Il est davantage à prendre comme un support d'animation qui, d'une part, permettra à la personne qui anime de se représenter certaines pistes de réflexion possibles et, d'autre part, lui fournira les outils nécessaires – extraits de textes philosophiques, liens avec des œuvres de Rops et questions pour animer un atelier philosophique – pour approfondir une discussion à partir de l'un ou l'autre point d'accroche en fonction de l'intérêt et des remarques du groupe qui se trouve devant lui-elle. La discussion philosophique, comme pratique de transformation de soi, a ses exigences : une posture particulière de l'animateur·rice, l'utilisation réfléchie d'un dispositif d'animation, la mise en place des conditions matérielles propices à la réflexion, l'éthique d'une coopération dans le groupe, ainsi qu'une attitude de recherche, et non de résultat.

Dans une discussion philosophique, il est toujours plus pertinent de partir de ce qui intéresse les participant·es que de leur imposer les marottes de l'enseignant·e. C'est la raison pour laquelle nous vous avons proposé autant de pistes possibles sur la thématique générale du désir. L'objectif de la discussion philo est bien que les participantes s'autorisent à communiquer librement leur pensée, non qu'ils-elles répondent à des attentes, conscientes ou non, venant de la personne qui anime le débat.

Pour donner plus de puissance aux enseignant·es dans l'animation de discussions philosophiques, nous vous proposons de suivre les liens suivants. Ils vous permettront d'accéder aux documents de présentation détaillée de quatre méthodes d'animation philosophique ainsi qu'à des fiches pratiques pour faciliter leur mise en œuvre :

- **ARCH** (Atelier de Réflexion sur la Condition Humaine)
www.philocite.eu/blog/wp-content/uploads/2017/11/PhiloCite_Presentation_ARCH_Levine.pdf
- **CRP** (Communauté de Recherche Philosophique)
www.philocite.eu/blog/wp-content/uploads/2017/11/PhiloCite_Presentation_CRP_Lipman.pdf
- **DVDP** (Discussion à Visée Démocratique et Philosophique)
www.philocite.eu/blog/wp-content/uploads/2017/11/PhiloCite_Presentation_DVDP_Tozzi.pdf
- **Réfutation socratique**
www.philocite.eu/blog/wp-content/uploads/2017/11/PhiloCite_Presentation_Maieutique_Brenifier.pdf
- **Fiches pratiques**
www.philocite.eu/blog/wp-content/uploads/2022/03/Fiches_animation_4_methodes.pdf

On trouvera une présentation et des commentaires détaillées de ces méthodes et de la discussion philosophique en général dans *Philosopher par le dialogue. Quatre méthodes*, éditions Vrin, coll. *Pratiques Philosophiques*, Paris, 2020.

2. Exercice d'analyse de notre propre rapport au désir

À un certain stade de la discussion, il n'est pas inutile de partir d'un objet connu des participant·es, peu importe lequel, et de le considérer comme *objet de désir contemporain*. Il pourrait par exemple s'agir d'un appareil électronique ou d'un vêtement à la mode aussi bien que d'un stylo ou d'un billet de banque.

Autour de cet objet de désir, les participant·es sont invité·es à se poser une série de questions. Ce travail réflexif peut se faire individuellement ou en sous-groupes avant de se réunir à nouveau pour une confrontation des représentations. Voici une idée des questions qui méritent d'être soulevées :

- Qui désire cela ? Qui faut-il être pour désirer cela ? Les désirs envers cette chose seraient-ils différents selon l'appartenance à certains groupes sociaux ? (par exemple, selon qu'on soit jeune ou vieux, riche ou pauvre, vivant en Occident ou non, *etc.*) Pourquoi ? Penses-tu que cette chose fait l'objet d'un désir identique chez tout le monde ? Partout dans le monde ? De tout temps ? Pourquoi ?
- Quelle société rend ce genre de chose désirable ? Dans quelle genre de société cette chose ne serait-elle pas désirable ? Pourquoi ?
- Quand tu désires cet objet, le désires-tu davantage pour son usage / utilité ou désires-tu le fait d'en être propriétaire ? Ou est-ce encore pour une autre raison ? Précise les *types* de désirs que tu ressens envers cette chose ? De quels désirs s'agit-il ? Y a-t-il un type de désir parmi ceux que tu as relevés qui serait plus important que les autres ?
- Quel type de travail es-tu prêt à faire / accepter pour avoir accès à ce type d'objet de désir-là ?

Remarque méthodologique :

A partir des éléments de réponses produits par les participant·es lors de cet exercice réflexif, les enseignant·es pourront plus aisément mesurer dans quelle dimension il peut être intéressant de choisir d'approfondir la discussion avec le groupe.

La pratique philosophique consistera alors à s'arrêter sur les idées énoncées par les participant·es pour les ausculter, les regarder *vraiment*. C'est là qu'un travail méticuleux sur des habiletés mentales peut avoir du sens.

Par exemple : « As-tu un exemple qui illustre cette idée ? », « Y aurait-il un contre-exemple à opposer à cet exemple ? », « Quels sont les implicites de cette affirmation ? », « Et si on tirait les conséquences de ce que tu viens de dire, qu'est-ce que cela donnerait ? », « Des conditions sont-elles nécessaires pour que ce que tu viens de dire soit vrai ? », « Quelqu'un parmi vous a-t-il-elle une objection à cette idée ? », « Ces deux notions sont-elles identiques ? », « En résumé, que veux-tu dire ? », *etc.*

Ces questions formelles poussent à malaxer la chair de nos idées pour les rendre plus conscientes, augmentant ainsi notre présence à nous-mêmes et au monde.

Cette analyse pourrait être reprise une seconde fois, en guise de conclusion, au terme du parcours philosophique que vous proposerez à vos participants.

Parcours philosophique

Rappel :

Il ne s'agit pas d'une progression chronologique. Au contraire, ce parcours peut être parcouru dans tous les sens possibles.

1. Nous sommes des êtres de désir

a) Les êtres humains sont fondamentalement des êtres de désir ; d'emblée, nous posons cette hypothèse, qui amorce un premier questionnement

- Qu'est-ce qu'un désir ?
- Qu'est-ce qu'une pulsion ?
- Le désir, la pulsion, est-ce pareil ?
- Est-ce nécessairement sexuel ?

b) La pulsion renvoie à l'idée d'être possédé·e, absent·e à soi-même comme volonté

- Plutôt que de les subir, peut-on travailler ses pulsions ? C'est-à-dire les rendre conscientes ?
- Et comment ?
- Le désir de l'autre est-il toujours un désir d'appropriation ? Le désir de l'autre est-ce posséder la liberté qu'a l'autre ?
- Considérez-vous que ce désir d'appropriation, propre au désir de l'autre, est généré, comme le laisserait entendre Rops dans sa correspondance ?
- Les pulsions ne sont-elles qu'individuelles ? Y a-t-il des pulsions collectives ?
- Nos désirs s'expriment-ils tous dans le cadre de ce que la société permet ?
Par « société », nous entendons toute forme d'organisation normative qui relève d'institutions privées (ex. la famille) ou publiques (ex. l'école, le secteur de la santé, le travail, la politique, la justice, les médias). Les normes sont toujours circonstanciées, ici et maintenant.
- Si un désir ne peut pas s'exprimer socialement, devient-il une pulsion ? Et s'il y en a qui sont inexprimables (par exemple parce qu'illégitimes), deviennent-ils des pulsions ? Dès lors, une pulsion serait-elle un désir non exprimable dans la société ?
- Que fais-tu de tes pulsions ? Que fait l'école des pulsions de ses membres ? Que fait le travail aux pulsions ?
- Nos pulsions s'expriment sans doute différemment selon le travail qu'on réalise. Donne deux exemples différents de ces réalisations.
- Quelles sortes de pulsions peuvent nous aliéner ?
- Toute société est-elle aliénante par définition ? Quelles pulsions notre société rend-elle inexprimables ? Comment les institutions s'y prennent-elles pour gérer les pulsions individuelles ?
- Quelles distinctions fais-tu entre tabous et interdits ?
- Quel lien fais-tu entre les pulsions/désirs et les tabous/interdits ?
- Peux-tu chercher à historiciser les tabous et interdits ?

Extraits / citations 1 – Freud et les pulsions

Citation 1 : « [...] il est impossible de ne pas se rendre compte en quelle large mesure l'édifice de la civilisation repose sur le principe de renoncement aux pulsions instinctives, et à quel point elle postule précisément la non-satisfaction (répression, refoulement ou quelque autre mécanisme) de puissants instincts »

Freud, *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1981, p. 47

Citation 2 : « Nous avons signalé [...] ce fait d'expérience que l'amour sexuel (génital) procure à l'être humain les plus fortes satisfactions de son existence et constitue pour lui à vrai dire le prototype de tout bonheur ; et nous avons dit que de là à rechercher également le bonheur de la vie dans le domaine des relations sexuelles et à placer l'érotique génital au centre de cette vie, il aurait dû n'y avoir qu'un pas. Nous ajoutons qu'en s'engageant dans cette voie on se rendait ainsi, et de la manière la plus inquiétante, dépendant d'une partie du monde extérieur, à savoir de l'objet aimé, et que l'on était exposé à une douleur intense du fait de son dédain ou de sa perte s'il était infidèle ou venait à mourir »

Freud, *Malaise dans la civilisation*, p. 52

Citation 3 : « La civilisation pour sa part ne tend évidemment pas moins à restreindre la vie sexuelle qu'à accroître la sphère culturelle. Dès sa première phase, la phase du totémisme, ses statuts comportent l'interdiction du choix incestueux de l'objet, soit la mutilation la plus sanglante peut-être imposée au cours du temps à la vie amoureuse de l'être humain. De par les tabous, les lois et les mœurs, on établira de nouvelles restrictions frappant aussi bien les hommes que les femmes. Mais toutes les civilisations ne vont pas aussi loin sur cette voie ; la structure économique de la société exerce également son influence sur la part de liberté sexuelle qui peut subsister. Nous savons bien que sur ce point la civilisation se plie aux nécessités économiques puisqu'elle doit soustraire à la sexualité, pour l'utiliser à ses fins, un fort appoint d'énergie psychique »

Freud, *Malaise dans la civilisation*, pp. 55-56

Citation 4 : « L'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être, au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. Pour lui, par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel possibles, mais aussi un objet de tentation. L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. [...] La civilisation doit tout mettre en œuvre pour limiter l'agressivité humaine et pour en réduire les manifestations à l'aide de réactions psychique d'ordre éthique »

Freud, *Malaise dans la civilisation*, pp. 65-66

Citation 5 : « Si la civilisation impose d'aussi lourds sacrifices, non seulement à la sexualité mais encore à l'agressivité, nous comprenons mieux qu'il soit difficile à l'homme d'y trouver son bonheur. En ce sens, l'homme primitif avait en fait la part belle puisqu'il ne connaissait aucune restriction à ses instincts. En revanche, sa certitude de jouir longtemps d'un tel bonheur était très minime. L'homme civilisé a fait l'échange d'une part de bonheur possible contre une part de sécurité »

Freud, *Malaise dans la civilisation*, p. 69

Œuvres de Rops 1

Pornocratès



Pornocratès, 1878, aquarelle, pastel et rehauts de gouache, 75 x 48 cm. Fédération Wallonie-Bruxelles en dépôt au musée Félicien Rops, Province de Namur, inv. CFR 10

Mors syphilitica



Mors syphilitica, 1865, pointe sèche sur papier, 22,2 x 16,2 cm. Fédération Wallonie-Bruxelles, en dépôt au musée Rops, inv. CFR 044

- Quelles pulsions les œuvres « Pornocrates » ou « Mors syphilitica » symbolisent-elles ?
- Ces pulsions/désirs sont-elles/ils genrés ? Culturel/les ? Dépendant de convictions religieuses, professionnelles, économiques, etc. ?

Notions / concepts 1 – ça, moi, surmoi

Pour le dire simplement, on trouve chez Freud, trois instances de l'appareil psychique qui nous permettent d'appréhender la réalité extérieure. Le **ça** est le pôle pulsionnel ; il ignore les jugements de valeurs et répond uniquement au principe de plaisir. Le **moi** est une instance à laquelle se rattache la conscience ; il répond au principe de réalité ; en cela, il censure et ajourne la satisfaction immédiate de tous les désirs. Et le **surmoi** est l'instance d'intériorisation des interdits et des normes.

Chez Freud, l'être humain est nécessairement contraint de refouler en lui ses pulsions, ses instincts et toutes formes d'expression inadéquates à la vie en société (pulsions sexuelles de vie et pulsions agressives de mort). Le « moi » est une instance du psychisme humain qui doit

résoudre les tensions entre le ça et le surmoi. Il s'efforce d'établir un équilibre entre les désirs du ça et les interdits en vigueur dans la civilisation. Quand l'équilibre ne peut avoir lieu, le moi refoule dans l'inconscient. Dans certains cas, le moi développe des troubles de la personnalité (troubles névrotiques ou psychotiques) mais généralement, le refoulé s'exprime et peut être travaillé sans tomber malade. Par exemple, en psychanalyse, le sujet conscient parle de lui et donne l'accès à ce refoulé notamment par les rêves, les actes manqués et lors d'associations libres. Les symptômes sont toujours signifiants.

Même si les mécanismes du psychisme humain dégagés par Freud ont fait l'objet de quantité de controverses (par exemple, que cette analyse est contextuelle : à la fois occidentale, bourgeoise, datée du début du XX^e siècle), il est intéressant de la noter dans notre parcours comme ressource historique qui donne un certain éclairage sur une compréhension du monde. Mais la fascination pour l'intériorité est culturelle et historique. Elle peut relever pour certains d'un mythe. Cette manière de voir fait l'impasse sur d'autres lectures.

- c) Le désir prend un objet, se matérialise sur une projection qu'il est possible d'identifier ; par conséquent, il est forcément social
- Le désir d'objet, est-ce pareil que le désir de personne ?
 - Ou que le désir d'être désiré par les autres (désir de reconnaissance) ?
 - Le désir de reconnaissance est-il genré ?

Extraits / citations 2 – Kojève et le désir de reconnaissance

« Le Désir humain doit porter sur un autre Désir. Pour qu'il y ait Désir humain, il faut donc qu'il y ait tout d'abord une pluralité de Désirs (animaux). [...] L'homme ne peut donc apparaître sur terre qu'à l'intérieur d'un troupeau. C'est pourquoi la réalité humaine ne peut être que sociale. Mais pour que le troupeau devienne une société, la seule multiplicité des Désirs ne suffit pas ; il faut encore que les Désirs de chacun des membres du troupeau portent – ou puissent porter – sur les Désirs des autres membres. Si la réalité humaine est une réalité sociale, la société n'est humaine qu'en tant qu'ensemble de Désirs se désirant mutuellement en tant que Désirs. [...] le Désir humain diffère donc du Désir animal [...] par le fait qu'il porte non pas sur un objet réel, « positif », donné, mais sur un autre Désir. Ainsi, dans le rapport entre l'homme et la femme, par exemple, le Désir n'est humain que si l'un désire non pas le corps, mais le Désir de l'autre, s'il veut « posséder » ou « assimiler » le Désir pris en tant que Désir, c'est-à-dire s'il veut être « désiré » ou « aimé » ou bien encore : « reconnu » dans sa valeur humaine, dans sa réalité d'individu humain. De même, le Désir qui porte sur un objet naturel n'est humain que dans la mesure où il est « médiatisé » par le Désir d'un autre portant sur le même objet : il est humain de désirer ce que désirent les autres, parce qu'ils le désirent. Ainsi, un objet parfaitement inutile au point de vue biologique (tel qu'une décoration, ou le drapeau de l'ennemi) peut être désiré parce qu'il fait l'objet d'autres désirs »

A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, Gallimard, 1947, p. 13

Extraits / citations 3 – Spinoza et le désir

« Nous ne désirons aucune chose parce que nous la trouvons bonne mais, au contraire, nous jugeons qu'une chose est bonne parce que nous la désirons. »

Baruch Spinoza, *Ethique*, Partie III, "De l'origine et de la nature de nos affections", proposition 9, 1677

Extraits / citations 4 – Sartre et le désir d'appropriation dans la séduction amoureuse

« Cette notion de « propriété » par quoi on explique si souvent l'amour ne saurait être première, en effet. Pourquoi voudrai-je m'approprier autrui si ce n'est si ce n'était justement en tant qu'Autrui me fait être ? Mais cela implique justement un certain mode d'appropriation : c'est de la liberté de l'autre en tant que telle que nous voulons nous emparer. Et non par volonté de puissance : le tyran se moque de l'amour ; il se contente de la peur. S'il recherche l'amour de ses sujets c'est par politique et s'il trouve un moyen plus économique de les asservir, il l'adopte aussitôt. Au contraire, celui qui veut être aimé ne désire pas l'asservissement de l'être aimé. Il ne tient pas à devenir l'objet d'une passion débordante et mécanique. Il ne veut pas posséder un automatisme, si on veut l'humilier, il suffit de lui représenter la passion de l'aimé comme le résultat d'un déterminisme psychologique : l'amant se sentira dévalorisé dans son amour et dans son être. Si Tristan et Iseult sont affolés par un filtre, ils intéressent moins ; et il arrive que l'asservissement total de l'être aimé tue l'amour de l'amant. Le but est dépassé : l'amant se retrouve seul si l'aimé s'est transformé en automate. Ainsi l'amant ne désire-t-il pas posséder l'aimé comme on possède une chose ; il réclame un type spécial d'appropriation. Il veut posséder une liberté comme liberté.

Mais d'autre part, il ne saurait se satisfaire de cette forme éminente de la liberté qu'est l'engagement libre et volontaire. Qui se contenterait d'un amour qui se donnerait comme pure fidélité à la foi jurée ? Qui donc accepterait de s'entendre dire : « je vous aime parce que je me suis librement engagé à vous aimer et que je ne veux pas me dédire ; je vous aime par fidélité à moi-même » ? Ainsi l'amant demande le serment et s'irrite du serment. Il veut être aimé par une liberté et réclame que cette liberté comme liberté ne soit plus libre. Il veut à la fois que la liberté de l'Autre se détermine elle-même à devenir Amour – et cela non point au commencement de l'aventure – mais à chaque instant – et à la fois que cette liberté soit captivée par elle-même, qu'elle se retourne sur elle-même, comme dans la folie, comme dans le rêve, pour vouloir sa captivité. Et cette captivité doit être démission libre et enchaînée à la fois entre nos mains. Ce n'est pas le déterminisme passionnel que nous désirons chez autrui, dans l'amour, ni une liberté hors d'atteinte : mais c'est une liberté qui joue le déterminisme passionnel et se prend à son jeu. »

Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant*, 1943

2. Comment se transformer et comment transformer les conditions d'existence ?

a) L'œuvre d'art et sa raison d'être

L'œuvre de Félicien Rops est porteuse d'un paradoxe : elle peut être perçue comme un travail de sublimation qui montre les incohérences de son temps mais elle cache sa condition de bourgeois (entretenu par des femmes), condition qui n'est donc pas remise en question. Son discours est situé, ancré dans des réalités et il ne peut pas être reçu sans recourir à cette même vigilance intellectuelle à laquelle nous invitons les étudiant-es : d'où Rops parle-t-il ? D'où parlons-nous ? D'où parlez-vous ?

Notions / concepts 2 – sublimation / création

La psychanalyse aborde les **pulsions sexuelles** comme des forces qui nous poussent à accomplir des actions dans le but de supprimer un état de tension. Selon Freud, la civilisation repose sur le renoncement à ces pulsions, ce qui implique leur non-satisfaction (voir extraits 5). D'où cette question : que deviennent les pulsions sexuelles auxquelles nous renonçons ? C'est ici qu'interviennent les concepts de sublimation et de création.

On parle de **sublimation** lorsque les pulsions demeurent mais que leur visée sexuelle est changée par un autre but, non-sexuel et socialement plus valorisé, qui implique l'idée d'une élévation et rend les actes acceptables. La sublimation répond à un conflit pulsionnel. Elle fonctionne comme un mécanisme de défense inconscient : vu que toute pulsion sexuelle ne peut être assouvie, par exemple parce qu'elle est non conventionnelle ou inadéquate, cette énergie bien présente doit trouver une autre voie d'expression. Elle est ainsi détournée, dérivée vers un objet acceptable socialement, par exemple, la création artistique ou intellectuelle à laquelle elle se substitue. Dans l'impossibilité de satisfaire certains de ses désirs, l'individu cherche à trouver (inconsciemment) des issues valorisées. Dans cette lecture freudienne, un grand nombre d'activités ayant en apparence peu de liens avec la sexualité trouveraient néanmoins leur origine dans la sexualité.

Avec la **création**, l'idée même de pulsion est mise de côté. C'est un acte qui a vocation à produire quelque chose de totalement nouveau et ne saurait par conséquent avoir de but prédéfini. La création est dangereuse car elle s'affranchit des interdits pour explorer l'inconnu. Elle porte en elle le pouvoir de redéfinir les limites imposées par l'ordre culturel. Toutefois, selon Nathalie Zaltzman, « avoir raison contre tout le monde est le marche-pied du progrès pour l'ensemble si et quand raison est rendue par l'ensemble à cette déraison singulière. » (*De la guérison psychanalytique*, Paris, PUF, « Épîtres », 1998)

- Quels symboles contemporains tradraient le mieux la pulsion / le désir ?
- Et d'abord, est-on encore capable de symboliser la pulsion / le désir ?
- Qu'est-ce qui permet / empêche d'avoir toujours accès à la représentation symbolique ?
- Et d'ailleurs comment (sa)voir que l'on désire ?
- Est-ce que cela a du sens de chercher à symboliser une idée ? Un genre ? Quels intérêts / avantages / désavantages vois-tu dans l'utilisation de symboles imagés pour traduire une idée ?

Notions / concepts 3 – symbolisme

Le **symbolisme** est un mouvement artistique qui émerge dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En tant que courant de pensée, le symbolisme considère le monde perceptible qui nous entoure comme le reflet d'un univers spirituel supérieur auquel la rationalité scientifique moderne ne peut accéder. Tout l'effort de l'artiste consiste à traduire cet univers occulte par des images concrètes ; c'est par le pouvoir de suggestion des symboles (formes, couleurs, agencements et combinaisons d'objets) qu'il·elle rend compte du mystérieux.

Dans ses œuvres, Félicien Rops représente la femme telle que la considère (mais ne peut accepter de la voir comme telle) la société bourgeoise de l'époque : manipulatrice, cupide, prostituée, fatale (mortifère), érotisée, guidée par ses pulsions, etc.

Œuvres de Rops 2

La Dame au pantin

- Dans les œuvres de Rops « les dames au pantin », de quoi les différent·es acteur·rices sur la toile sont-elles·ils le symbole ?
- Ce que symbolisent les dames et les pantins correspond-il à une réalité sociale de l'époque ?
- Si l'on ne s'en tient pas à une lecture littérale misogyne des Dames aux pantins, de quoi ce dessin serait-il le symbole ?
- A quels imaginaires, à quelles mythologies fait-il référence ?
- La symbolique des pulsions et des désirs que propose Rops est-elle aujourd'hui pertinente ? En quoi ? Pourquoi ?
- De quelle parodie humaine est-il question ?
- Rencontre-t-on des indices de cette symbolique dans d'autres œuvres de Rops ? Lesquelles ? En quoi ?



La Dame au pantin, 1877. Aquarelle, crayon de couleur et rehauts de gouache sur légère esquisse à la mine de plomb. Coll. DBdM

b) Puissance et impuissance de l'art

- Les œuvres de Rops ont-elles réellement contribué à l'éveil de certaines consciences ?
- Ses œuvres ont-elles directement permis aux femmes d'obtenir des avancées sociales ?
- Quelles formes d'expression (discours, affiches, films, livres, manifestations, etc.) contribuent à l'éveil des consciences ? (en précisant à quoi il faudrait éveiller les consciences).

Œuvres de Rops 3

- Dans ce dessin, Rops permet-il aux bourgeois/es de voir la misère sociale dans laquelle un grand nombre de femmes est maintenue ?
- « La dèche » est-elle une dénonciation à potentiel révolutionnaire ?

La Dèche



La Dèche, 1882, pastel et crayon gras, 45,5 x 30 cm. Musée Félicien Rops, Province de Namur, inv. D 062

3. Luites et domination

a) Ce qui est visible, ce qui est invisible

- Qu'est-ce qui fait que des femmes à cette époque se fédèrent et comment le font-elles ?
- Et pour revendiquer quoi ?
- De quelles femmes s'agit-il ? De quel milieu / classes sociales proviennent-elles ?

Extraits / citations 5 – Bourdieu et la domination

Citation 1 : « On ne peut donc penser cette forme particulière de domination qu'à condition de dépasser l'alternative de la contrainte (par des forces) et du consentement (à des raisons), de la coercition mécanique et de la soumission volontaire, libre, délibérée, voire calculée. L'effet de la domination symbolique (qu'elle soit d'ethnie, de genre, de culture, de langue, etc.) s'exerce non dans la logique pure des consciences connaissantes, mais à travers les schèmes de perception, d'appréciation et d'action qui sont constitutifs des habitus et qui fondent, en deçà des décisions de la conscience et des contrôles de la volonté, une relation de connaissance profondément obscure à elle-même. »

Bourdieu, *La domination masculine*, ed. Seuil, p. 43

Citation 2 : « Lorsque les dominés appliquent à ce qui les domine des schèmes qui sont le produit de la domination, ou, en d'autres termes, lorsque leurs pensées et leurs perceptions sont structurées conformément aux structures mêmes de la relation de domination qui leur est imposée, leurs actes de connaissance sont, inévitablement, des actes de reconnaissance, de soumission, Mais pour étroite que soit la correspondance entre les réalités ou les processus du monde naturel et les principes de vision et de division qui leur sont appliqués, il y a toujours place pour une lutte cognitive à propos du sens des choses du monde et en particulier des réalités sexuelles. »

Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, ed. Seuil, p 19

Notions / concepts 4 – rapports de domination, habitus et violence symbolique

Pour Pierre Bourdieu, le monde social se constitue de champs sociaux (ex. école, maison, politique, médias) où ont lieu des prises de position conflictuelles. Ces oppositions conduisent le plus souvent à des **rapports de domination** (ex. domination culturelle, des blancs sur les noirs, des hommes sur les femmes) qui s'exercent à travers des *contraintes objectives* (ex. interdits dans l'espace, professions dominées par un sexe). Une fois intériorisées par les individus, ces contraintes deviennent *subjectives* et conditionnent une certaine vision du monde.

Plus les oppositions objectives et subjectives s'accordent et plus tout semble aller de soi. Par exemple, les filles et les garçons pensent s'orienter librement vers ce pourquoi elles/ils sont fait/es alors que leurs choix sont conditionnés par des structures et leur intériorisation. Cette logique de vocation entraîne l'élimination de choix possibles par les personnes intéressées elles-mêmes. Elles ne s'y sentent pas poussées mais se trouvent pourtant sous l'influence de

mécanismes d'orientation qui les y contraignent. Bourdieu appelle **habitus** le produit de cette somatisation. C'est un système incorporé de catégories de perception, de pensée, d'action et d'appréciation qui nous prédispose à agir.

Par exemple, les filles sont moins poussées aux métiers de la construction. Et elles pensent qu'elles n'y ont pas leur place. Elles ont intégré que ce type d'orientation ne les concernait pas alors que formellement elles n'en sont pas exclues.

Lorsqu'ils sont légitimés dans les champs sociaux, les rapports de domination se perpétuent au travers d'une **domination symbolique** qui s'exerce avec la complicité inconsciente des personnes dominées. De même, les dominants sont dominés par la structure de domination car ils ont aussi incorporé la dichotomie fondamentale. Il s'agit donc d'une violence systémique qui, bien qu'elle serve certains intérêts plus que d'autres, n'a pas de responsable identifiable à proprement parler. Elle n'en reste pas moins l'un des fondements les plus puissants de l'ordre social.

Par exemple, dans les rôles sociaux domestiques, les filles sont éduquées à voir la poussière et les garçons à *aider* les filles à faire le ménage.

Source : *Introduction à la sociologie de Pierre Bourdieu*
Entretien réalisé par Philippe Miquel en 1991 et produit par la CNDP
www.sam-network.org/video/introduction-a-la-sociologie-de-pierre-bourdieu (chapitre 12)

Notions / concepts 5 – soumission librement consentie

La « soumission librement consentie » (ou comment amener les gens à faire librement ce qu'ils doivent faire ?) est une technique de psychologie sociale dont le principe peut se résumer ainsi : les individus sont amenés à entreprendre une action précise, à répondre à une demande spécifique, sans être sujet à une pression externe évidente. Ce sont les deux psychologues, Jonathan Freedman et Scott Fraser qui l'ont mise en évidence en 1966. (« Compliance without pressure »)

Robert-Vincent Joule et Jean-Léon Beauvois ont ensuite traduit leur travail et ont proposé une analyse de cette technique dans le livre « Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens » à travers différentes procédures : l'amorçage, le pied-dans-la-porte et l'engagement.

Bien que nous ayons mis en évidence plus haut dans cette fiche des phénomènes de déterminismes (voir notions / concepts 4 – rapports de domination et habitus) conditionnant notre autonomie, il est intéressant de remarquer ici d'autres mécanismes inhérents aux techniques de manipulation de l'engagement. Ainsi, alors même que nous pensons être à l'origine de nos choix, de nos convictions et de nos actions, nous répondons parfois à des techniques mises en place pour nous faire penser et agir comme si ces idées et ces actions venaient de nous-mêmes.

L'expérience du pied-dans-la-porte est rapportée dans la revue internationale de psychologie sociale par Maya Dufourcq-Brana, Alexandre Pascual, Nicolas Gueguen, sous le titre : « Déclaration de liberté et pied-dans-la-porte » (voir www.cairn.info/revue-internationale-de-psychologie-sociale-2006-3-page-173.htm)

Les publicitaires, les médias usent régulièrement de techniques de manipulation pour pousser à l'achat ou à l'adhésion d'opinion de manière réflexe.

Œuvres de Rops 4

Passé minuit



Passé minuit. Série des Cent légers croquis, 1878-1881, aquarelle, crayon et pastel, 22 x 15 cm. Collection privée en dépôt au musée Rops

- Nos désirs sont-ils les nôtres ?
- Comment être sûr que nos désirs sont les nôtres ?
- Pourquoi nos désirs devraient-ils venir de nous ? Est-ce important ?
- Quels problèmes à penser vois-tu dans le fait que nos désirs ont des origines, un cadre d'expression, soient entretenus par ce qui a fait de nous ce que nous sommes ?
- Peut-on parler de violence s'il y a consentement ?
- La violence ne commence-t-elle pas seulement où l'adhésion n'est pas acquise ?

b) Le féminisme, une affaire d'hommes ?

Notions / concepts 6 – libération / liberté

A sa manière, le néo-féminisme universitaire et bourgeois contemporain est régressif car il est également porteur d'un antagonisme, anti-masculin celui-là, et qui manifeste une incapacité à se détacher du problème masculin. Il est implicitement masculiniste car il se fonde sur l'idée que les hommes sont supérieurs, ce qui témoigne d'une inaptitude à s'émanciper réellement. Or l'émancipation des femmes et minorités de genre persécutées est précisément la capacité à se penser elles-mêmes par elles-mêmes, indépendamment de·des l'autre·s sexe·s. (voir extrait 5, citation 2).

Cette idée qui rejoint certaines des propositions de Bourdieu est celle que défend Emmanuel Todd dans l'ouvrage « Où en sont-elles ? » dont la thèse est la suivante : la libération des femmes est déjà presque totalement accomplie mais les luttes récentes pour l'émancipation des femmes, qui ont été développées dans le contexte du néo-libéralisme économique depuis les années 1980, ont conduit à des reculs – ex. anxiété économique, désintégration de la capacité à se penser collectivement. (Emmanuel Todd, *Où en sont-elles ? Une esquisse de l'histoire des femmes*, Seuil, 2022)

Breanne Fahs, professeure d'études féminines et de genre à l'Arizona State University, aborde ce problème autrement : « Une libération et une liberté véritables doivent inclure à la fois la liberté *vers* ce dont nous avons envie ET la libération *vis-à-vis* des structures et des injonctions oppressives. »

Ainsi, la liberté doit être envisagée selon deux angles complémentaires : de manière réactive face à une oppression, c'est-à-dire comme un affranchissement (du harcèlement, de la discrimination, de l'intimidation, de la coercition, de la violence, du trafic sexuel, etc.) et de manière positive, comme une *capacité à faire*, ce qui implique la mise en place d'un récit nouveau pour s'émanciper réellement.

- Certaines luttes (ex. féministe, sociale, raciale, accès à la santé) peuvent-elles entraver d'autres ? Lesquelles ?
- Doivent-elles être menées séparément / conjointement ?
- Certaines causes sont-elles prioritaires / secondaires ?
- Quand / à quel moment penses-tu être libre ? Dans cet exemple, à quelle vision cela se raccroche-t-il le plus : *libération de* ou *liberté vers* ? Si l'une manque, de laquelle s'agit-il et de quoi son absence témoigne-t-elle ?

c) La fabrique des histoires et le pouvoir de la fiction

La place de la fiction est énorme dans nos vies. On passe aujourd'hui plusieurs heures par jour dans des univers fictifs. La fiction c'est évidemment les lectures, les films, les séries qu'on lit et regarde, mais c'est aussi les histoires qu'on se raconte, les futurs qu'on s'invente seul·e dans nos rêveries ou dans les discussions en groupe.

La fiction est un outil social. C'est grâce à la fiction qu'on peut se mettre à la place des personnages, tisser des liens avec eux et ressentir d'autres émotions que les nôtres. Elle permet de développer des capacités d'empathie qui nous rendent meilleur·es pour la vie en société. La fiction sert à vivre aussi d'autres vies que la nôtre dont on n'a pas choisi les coordonnées de base (sexe, caractéristiques sociales, physiques, familiales données à la naissance).

La fiction fait exister. Elle est aussi un outil d'émancipation sociale. Elle donne de l'importance. C'est par la fiction que les voix de groupes minoritaires se rendent visibles et se mettent à compter dans nos imaginaires et dans l'espace social.

(Se) raconter des histoires permet donc de traverser d'autres existences et d'autres situations sociales.

Alors que se passe-t-il si nos fréquentations fictionnelles se limitent à des hommes blancs et riches, à des groupes dominants socialement ? Quand on traverse un pays fictionnel, revient-on chez soi les poches vides ou rapporte-t-on quelque chose ? Que rapportons-nous de nos fictions ?

Il est donc nécessaire d'étudier ce que sont nos liens avec la fiction, nos rapports avec les personnages de fiction, les effets que ces liens ont sur nous.

Notions / concepts 7 – vers une narratologie féministe

Les histoires dominantes sont des récits dont les auteurs et les personnages principaux sont des hommes qui font des choses nécessaires. Les femmes sont souvent absentes, voire invisibles de ces histoires, et ce dans les tous les domaines (les sciences, l'histoire, l'art). Ces histoires-là sont celles qu'on rencontre le plus.

Cette prise de conscience a amené un grand nombre d'autrices à faire connaître des histoires de femmes célèbres (ou non) aux lecteurs dès le plus jeune âge (par ex, « Culottées » de Bagieu, « Histoires du soir pour filles rebelles » de Favilli et Cavallo et quantité d'autres narrations).

Alice Zeniter fait partie de ce mouvement critique. Elle a analysé ces récits qui nous entourent et qui nous fondent. Dans son livre, « Je suis une fille sans histoire », elle remet en cause la fiction actuelle dominante des narrations : la fiction-flèche ou fiction-lance à laquelle elle oppose, dans le sillage d'Ursula Le Guin, la fiction-panier. Tout est passé au crible de sa critique : les protagonistes, le schéma narratif, le sens même du récit, ces effets attendus sur le spectateur/lecteur.

Pour elle, depuis « la poétique » d'Aristote (voir encart extrait 6, citation 1), les histoires sont construites (centrées) sur le modèle du héros homme. Et la femme y est secondaire voire

potiche. Elle évoque les syndromes "Schtroumpfette", "Castafiore" ou encore "Ocean's eleven". Dans les narrations actuelles (livres, films, séries), les femmes ont un rôle d'adjuvante (aide) des héros qui ont eux de vrais enjeux. Ce ne sont généralement pas elles qui mènent la quête. Pour s'en assurer elle propose de faire passer aux fictions les 3 critères du test de Bechdel (voir encart extrait 6, citation 2). Résultat : 37 % des films sortis ces dernières années ne passent pas le test de Bechdel.

En plus d'être machistes, les fictions sont marquées par la logique capitaliste, comptable : le récit se voit, se lit avec l'exigence que les personnages servent à quelque chose, apportent quelque chose au lecteur (auditeur, spectateur), en donnant pour leur argent avec des péripéties, des informations cruciales, des révélations. Et la fin du récit est généralement fermée. Cette pensée de la consommation évince de fait les récits qui prennent leur temps, qui racontent un autre rapport au monde, aux êtres humains et non-humains et dont généralement la fin est ouverte.

Mais la fonction même de l'art doit dire une autre histoire, raconter autrement et proposer un récit non dominant. Il est donc nécessaire de se pencher sur ce que racontent nos fictions.

Extraits / citations 6 – Zeniter : de la fiction-flèche à la fiction-panier (le test de Bechdel)

Citation 1 : « La tragédie est l'imitation d'hommes meilleurs que nous. Ainsi le poète quand il imite des hommes violents ou lâches ou qui ont n'importe quel défaut doit en faire des hommes remarquables. »

Aristote, *Poétique*

Citation 2 : « La Poétique, je l'ai étudiée il y a plusieurs années pendant mes études de théâtre. Je l'ai eue au programme du concours de Normale Sup. aussi. J'ai passé des centaines d'heures en compagnie d'Aristote à éplucher ce texte. [...] Et ce que pose Aristote, c'est qu'une bonne histoire, c'est souvent l'histoire d'un homme remarquable qui fait des trucs de préférence violents. Si vous ajoutez ça aux récits des chasseurs avec massues, j'imagine que vous me voyez venir... Il y a un problème considérable d'inégalité des sexes dans les récits. Et d'ailleurs, il existe un petit outil très simple et très pratique pour s'en rendre compte. Ça s'appelle le test de Bechdel, du nom d'Alison Bechdel qui l'a créé en 1985 dans une bande dessinée appelée L'essentiel des gouines à suivre. Le test repose sur trois critères : premièrement, il doit y avoir au moins deux femmes nommées à l'égal des hommes dans l'œuvre (c'est-à-dire disposant d'un état civil complet lorsque c'est le cas pour eux). Deuxièmement, elles parlent ensemble. Troisièmement – et c'est en général là que ça se corse – elles parlent d'autre chose que d'un homme. »

Alice Zeniter, *Je suis une fille sans histoire*, ed. l'Arche, 2021, p. 29

Citation 3 : « Ce qu'on m'a enseigné est un récit de chasseur comme celui que décrivait Ursula Le Guin, un ènième récit de mec-qui-fait-des-trucs, un récit qui s'insère dans un récit plus large d'une époque patriarcale dans laquelle l'homme est pensé comme conquérant et la femme comme domestique. »

op.cit, p. 54

Citation 4 : « Pendant qu'on avance sous les châtaigniers, Ursula Le Guin me dit que la fiction-panier telle qu'elle l'imagine, c'est une fiction qui saurait « garder l'Homme à sa place » : au sein de son groupe, mais aussi dans la nature. Ce serait une fiction qui se déferait de la singularité sublime du héros et qui n'utiliserait pas la faune et la flore uniquement comme décor. [...] En gros [...] on tournerait le dos à la pensée cartésienne selon laquelle l'homme serait maître et possesseur de la nature. »

op. cit, pp. 91-92

- Quelles sont les fictions qui te portent ? (films, séries, livres)
- Fais passer tes références fictionnelles au test de Bechdel.
- Dans les fictions que tu lis et regardes, quels portraits de femmes relèves-tu ?
- Quels sont les personnages / groupes minoritaires nécessaires à voir aujourd'hui dans les fictions ?

4. Tabous et pathologies du désir

a) Nécessité et risques de la transgression

- Citez des tabous contemporains. Parmi eux, quels seraient prioritairement ceux qu'il faudrait lever et pourquoi ?
- Comment arrive-t-on à transgresser certains tabous/interdits aujourd'hui ?
- Que signifie transgresser ? Est-ce nécessaire ? Que transgresse-t-on alors ? Y a-t-il des conditions qui rendent nécessaires la transgression ? Quelles sont ces conditions ?
- Comment transgresse-t-on quand on est adolescent / jeune adulte ? Est-ce de la même manière ? Cela dépend-il de ce qu'il y a à transgresser ?
- N'y a-t-il de tabou que sexuel ?
- L'anti-conformisme est-il la représentation et la dénonciation des tabous ?

Notions / concepts 8 – tabous

Chaque société encadre les pulsions de manière à ne pas remettre en question l'ordre du monde tel qu'il avait lieu jusque là. Aussi chacune propose des limites entre ce qui est acceptable ou défendu. Ces limites peuvent être morales et religieuses, mais aussi sociales et s'instituer juridiquement. En ethnologie, le tabou est explicitement lié au sacré. Il s'agit d'une interdiction d'ordre magique, religieuse ou rituelle et sa transgression a des conséquences surnaturelles tant pour les individus que pour la société entière (ex. l'endogamie, l'interdiction d'avoir des rapports sexuels au sein de sa parentèle).

Les tabous ont une histoire. Ils ne sont pas les mêmes partout et en tout temps. Le terme *tabou* est d'ailleurs utilisé pour désigner tout interdit portant sur un acte, un fait ou son évocation, sans être limité au domaine religieux ou spirituel. Aussi selon les communautés, seront taboues des histoires de morts, de filiations, de sexualités ou encore certaines pratiques. Un exemple contemporain, la pédophilie, qui est devenue récemment un tabou structurant la psyché de la société.

Œuvres de Rops 5

Dans l'œuvre « Les Adieux d'Auteuil », Rops questionne les formes non conventionnelles de relations amoureuses : l'homo-sexualité au XIX^e est considérée comme déviante et immorale. Rops quant à lui choisira un ménage à trois.

- Ce désir d'appropriation diagnostiqué par Sartre (voir **extrait 4**) se rencontre-t-il indifféremment dans toutes les formes de relations amoureuses ?
- Ou certaines, peut-être parce que non conventionnelles, échappent-elles à l'appropriation ?

Les Adieux d'Auteuil



Les Adieux d'Auteuil ou Départ pour Trouville, 1869, aquatinte et eau-forte, 23,5 x 16 cm. Musée Félicien Rops, Province de Namur, inv. G E0216.2

Extraits / citations 7 – Bataille et la transgression

Citation 1 : « La vérité des interdits est la clé de notre attitude humaine. Nous devons, nous pouvons savoir exactement que les interdits ne sont pas imposés du dehors. Ceci nous apparaît dans l'angoisse au moment où nous *transgressons* l'interdit, surtout au moment suspendu où il joue encore, et où nous cédon néanmoins à l'impulsion à laquelle il s'opposait. Si nous observons l'interdit, si nous lui sommes soumis, nous n'en avons plus conscience. Mais nous éprouvons, au moment de la transgression, l'angoisse sans laquelle l'interdit ne serait pas [...] »

G. Bataille, *L'érotisme*, Les éditions de minuit, 1957, p. 45

Citation 2 : « Dans la prostitution, il y avait consécration de la prostituée à la transgression. En elle, l'aspect sacré, l'aspect interdit de la vie sexuelle ne cessait pas d'apparaître : sa vie entière était vouée à la violation de l'interdit »

G. Bataille, *L'érotisme*, Les éditions de minuit, 1957, p. 147

Citation 3 : « La naissance de la basse prostitution est apparemment liée à celle des classes misérables qu'une condition malheureuse délivrait du souci d'observer scrupuleusement les interdits. [...] L'extrême misère délie les hommes des interdits qui fondent en eux l'humanité :

elle ne les délie pas comme le fait la transgression : une sorte d'affaissement, imparfait sans doute, laisse libre cours à l'impulsion animale »

G. Bataille, *L'érotisme*, Les éditions de minuit, 1957, p. 149

Œuvres de Rops 6

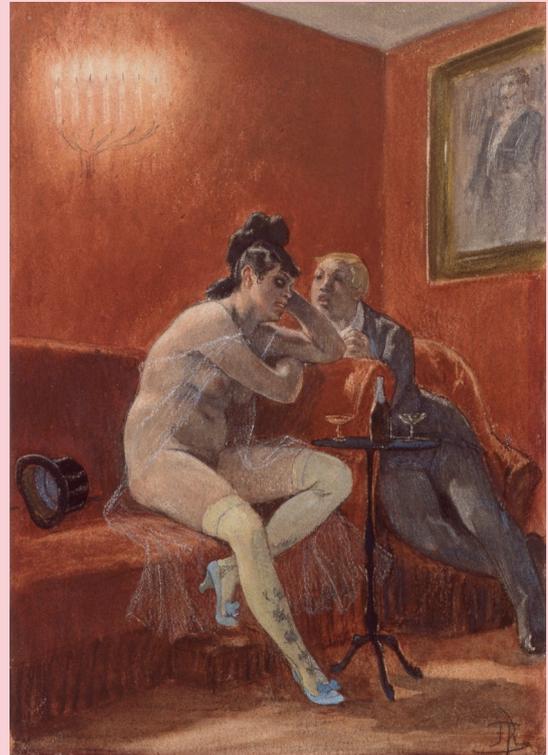
« La chanson de Chérubin » évoque la prostitution au 19^e, comme activité masculine collective légitime.

- Retrouve-t-on dans ce dessin la réflexion de Bataille (voir extraits 6) ?

ou

- Que retrouve-t-on dans ce dessin de la réflexion de Bataille (voir extraits 6) ?

La chanson de Chérubin



La Chanson de Chérubin. Série des *Cent légers croquis*, 1878-1881, aquarelle, pastel, gouache, pierre noire et craie blanche, 22 x 15 cm. Fédération Wallonie-Bruxelles, en dépôt au musée Rops, inv. CFR 014

b) Les maux du désir

- La dépression est-elle l'absence de désirs (le désir serait une capacité de sentir, d'agir) ?
- Quel type de société provoque la dépression ? Y a-t-il des sociétés où la dépression se rencontre moins ? Quelles sont-elles et pourquoi ?
- Y a-t-il des conditions au désir ?
- Quelles sont les conditions pour avoir du désir ?

Notions / concepts 9 – dépression / burn-out

La généralisation contemporaine d'une norme d'autonomie impose un changement des rapports à soi. Il suffit de compter le nombre grandissant de burn-out pour comprendre que les individus sont fatigués. Les valeurs promues socialement (ex. la concurrence économique, la compétition sportive) encouragent les individus à conquérir leur identité personnelle et professionnelle dans une logique de dépassement sans fin. En effet, qu'est-ce qui nous pousse à agir aujourd'hui si ce n'est à toujours donner le meilleur de nous-même en permanence : se réaliser au mieux professionnellement et personnellement. Réussir dans son job, sa famille, avec ses amis tout en continuant à être belle/beau, sportif-ve, aimant-e, performant-e sexuellement, disponible et adaptable, et tout cela en toute autonomie.

Les modèles de réussites individuelles sont légion tant dans le domaine sportif qu'économique. La responsabilité des individus à l'égard de la réussite d'eux-mêmes est immense. Et toutes les faiblesses se paient. Si tu n'y arrives pas, c'est que tu manques de volonté ; tu n'essaies pas assez et assez fort. Par exemple, il est dans l'air du temps de considérer les chômeurs comme responsables de leur situation.

Une société qui demande à ses membres de s'autoréaliser en permanence sans assurer les conditions socio-économiques matérielles à la poursuite de cet objectif les condamne à l'impuissance.

Extraits / citations 8 – Ehrenberg et la dépression

« La dépression et l'addiction sont les noms donnés à l'immaîtrisable quand il ne s'agit plus de conquérir sa liberté, mais de devenir soi et de prendre l'initiative d'agir. Elles nous rappellent que l'inconnu est constitutif de la personne, aujourd'hui comme hier. Il peut se modifier, mais guère disparaître - c'est pourquoi on ne quitte jamais l'humain. Telle est la leçon de la dépression. L'impossibilité de réduire totalement la distance de soi à soi est inhérente à une expérience anthropologique dans laquelle l'homme est propriétaire de lui-même et source individuelle de son action.

La dépression est le garde-fou de l'homme sans guide, et pas seulement sa misère, elle est la contrepartie du déploiement de son énergie. Les notions de projet, de motivation, de communication dominent notre culture normative. Elles sont les mots de passe de l'époque. Or la dépression est une pathologie du temps (le déprimé est sans avenir) et une pathologie de la motivation (le déprimé est sans énergie, son mouvement est ralenti, et sa parole lente). Le déprimé formule difficilement des projets, il lui manque l'énergie et la motivation minimale pour le faire. Inhibé, impulsif ou compulsif, il communique mal avec lui-même et avec les autres.

Défaut de projet, défaut de motivation, défaut de communication, le déprimé est l'envers exact de nos normes de socialisation. Ne nous étonnons pas de voir exploser, dans la psychiatrie comme dans le langage commun, l'usage des termes de dépression et d'addiction, car la responsabilité s'assume, alors que les pathologies se soignent. L'homme déficitaire et l'homme compulsif sont les deux faces de ce Janus". »

Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi*, Editions Odile Jacob, 1998

5. L'économie du désir : exploitation du travail = exploitation du désir ?

- Penses-tu librement avoir choisi ton orientation professionnelle ? Qu'est-ce qui te fais dire cela ?
- Ton orientation professionnelle est-elle attendue (selon le genre, la classe sociale, le parcours... auxquels tu appartiens) ?
- Désire-t-on travailler ? Désires-tu travailler ?
- Au travail, qu'est-ce qu'on te demande de faire avec tes désirs ?
- Peut-on travailler sans désir ?
- Travaille-t-on pour satisfaire les désirs d'autres individus ?
- Se prostitue-t-on lorsqu'on va travailler ?
- La prostitution et l'esclavage sexuel sont-ils la même chose ?

Extraits / citations 9 – A. Gorz et les nouvelles figures du travailleur

Citation 1 : « [...] pour les ouvriers de la fin du XVIIIe siècle, le 'travail' était un savoir-faire intuitif intégré dans un rythme de vie ancestral et nul n'aurait eu l'idée d'intensifier et de prolonger son effort afin de gagner davantage. L'ouvrier 'ne se demandait pas : combien puis-je gagner par jour si je fournis le plus de travail possible ? Mais : combien dois-je travailler pour gagner les 2,50 marks que je recevais jusqu'à présent et qui couvrent mes besoins courants'. [...] la rationalisation économique du travail n'a pas consisté simplement à rendre plus méthodiques et mieux adaptées à leur but des activités productives préexistantes. Ce fut une révolution, une subversion du mode de vie, des valeurs, des rapports sociaux et à la nature, *l'invention* au plein sens du terme de quelques chose qui n'avait encore jamais existé. L'activité productive était coupée de son sens, de ses motivations et de son objet pour devenir le simple *moyen* de gagner un salaire. Elle cessait de faire partie de la vie pour devenir le *moyen* de 'gagner sa vie'. Le temps de travail et le moyen de vivre étaient disjoints ; le travail, ses outils, ses produits acquéraient une réalité séparée de celle du travailleur et relevaient de décisions étrangères. La satisfaction 'd'œuvrer' en commun et le plaisir de 'faire' étaient supprimés au profit des seules satisfactions que peut acheter l'argent. Autrement dit, le travail concret n'a pu être transformé en ce que Marx appelle le 'travail abstrait' qu'en faisant naître à la place de l'ouvrier-producteur le travailleur-consommateur : c'est-à-dire l'individu social qui ne produit rien de ce qu'il consomme et ne consomme rien de ce qu'il produit ; pour qui le but essentiel du travail est de gagner de quoi acheter des marchandises produites et définies par la machine sociale dans son ensemble . [La rationalisation économique] fait surgir l'individu qui, aliéné dans son travail, le sera aussi, nécessairement, dans ses consommations et, finalement, dans ses besoins. Parce qu'il n'y a pas de limite à la quantité d'argent susceptible d'être gagnée et dépensée, il n'y aura plus de limite aux besoins que l'argent permet d'avoir ni aux besoins d'argent »

A. Gorz, *Métamorphoses du travail*, Gallimard, 1988, p. 42 sq.

Citation 2 : « 'Tu paieras et tu feras de moi ce que tu voudras.' En cette seule phrase tout est dit : la prostituée se pose en sujet souverain pour exiger le paiement et, sitôt cette exigence satisfaite, elle s'abolira comme souveraineté pour se métamorphoser en l'instrument du payeur. Elle se pose donc en libre sujet qui va jouer à être esclave. Sa prestation va être une simulation ; et elle ne le cache pas. Le client, d'ailleurs, le sait. Il sait qu'il ne peut acheter des sentiments et une complicité vrais. Il en achète la simulation. Et ce qu'il demande finalement,

c'est que cette simulation soit plus vraie que nature, lui fasse vivre imaginativement une relation vénale comme si c'était une relation vraie »

A. Gorz, *Métamorphoses du travail*, Gallimard, 1988, pp. 236-237

Citation 3 : « [C]e n'est pas l'union conjugale, aux débuts de l'ère moderne, mais l'inachèvement de cette union qui explique l'exploitation de la femme au sein de la famille. Et ce n'est pas la séparation des sphères respectives de l'homme et de la femme qui est le remède, mais l'émancipation de celle-ci jusqu'au sein des rapports de la sphère domestique. [...] La famille comme sphère de la souveraineté privée dans laquelle une femme et un homme mettent volontairement tout en commun, est donc non pas une survivance de l'ère prémoderne mais une *conquête inachevée de la modernité*. Elle ne sera achevée que lorsque l'émancipation de la femme sera menée à son terme, ce qui, pratiquement, veut dire : lorsque l'homme et la femme se partageront volontairement les tâches de la sphère privée aussi bien que de la sphère publique et appartiendront *également* à l'une et à l'autre »

A. Gorz, *Métamorphoses du travail*, Gallimard, 1988, p. 262 sq.

Notions / concepts 10 – la dialectique du maître et de l'esclave

Selon Kojève, le désir humain ne peut apparaître que s'il y a une pluralité de désirs cherchant à se soumettre les uns les autres, à se faire reconnaître dans leur droit exclusif. Cela entraîne au moins deux conséquences. Premièrement, la satisfaction du désir consiste en la reconnaissance. On peut même entrevoir que la satisfaction ne pourra être définitive tant que la reconnaissance n'aura pas dépassé son caractère exclusif pour devenir universelle (reconnaissance réelle de tous par chacun et de chacun par tous). Deuxièmement, chaque animal en voie d'humanisation voulant se faire reconnaître exclusivement par l'autre, le désir (toujours partagé) débouche sur une lutte. Or étant donné que cette lutte est engendrée par un Désir qui dépasse le donné biologique, elle n'est pas soumise à ce donné, c'est-à-dire qu'elle nie l'instinct de conservation. Il s'agit, en d'autres termes, d'une *lutte à mort*. Généralisons : l'animal qui risque sa vie pour satisfaire un désir non biologique s'humanise.

Mais il est en réalité nécessaire de dégager une troisième conséquence de l'affrontement des désirs. Car si la lutte à mort entraîne une extermination générale ou la mort d'un des deux protagonistes, le désir de reconnaissance est anéanti et la possibilité de sa satisfaction avec lui. Il faut donc supposer que les porteurs du désir (A et B) survivent à la lutte à mort. Mais cette dernière les a transformés. A sort vainqueur car il a risqué sa vie jusqu'au bout pour un but non vital, ce qui marque sa supériorité tant sur sa nature biologique que sur B, qu'il a vaincu. B, au contraire, a pris peur face à la possibilité de sa mort et a fait prévaloir son instinct de conservation. A est devenu le Maître reconnu par B ; B l'Esclave de A et que A ne reconnaît pas. Caractérisons plus avant ces attitudes existentielles complémentaires issues de la Lutte à mort engendrée par l'affrontement de désirs non vitaux.

Le Maître s'est fait reconnaître et appeler « Maître » par un être qui l'a prié de l'épargner. Il force l'Esclave à travailler et à lui céder le fruit de son Travail. Il manifeste de la sorte sa liberté sur le donné naturel *via* le Travail de l'Esclave. Aussi peut-il se maintenir en vie sans efforts et mener une vie de plaisirs. Mais cela s'avère tout sauf satisfaisant. En effet, le Maître voulait être reconnu par un autre homme et il ne l'est que par une espèce servile qui s'est identifié à ses besoins animaux et qu'il ne reconnaît pas. Et être reconnu par un autre Maître est impossible puisque, en tant que Maître, il préférera toujours la mort à la supériorité d'un autre. C'est pourquoi Kojève nomme la position du Maître une *impasse existentielle* : le Maître peut lutter,

faire la guerre et mourir pour l'honneur comme un Maître ; il ne vivra que comme un animal qui s'abrutit dans les plaisirs.

L'Esclave, lui, a pleinement pris conscience de la possibilité de sa disparition, c'est-à-dire qu'il a senti dans sa chair la *mortalité* de l'homme. Cette intuition profonde de ce qu'est l'homme – un animal ayant conscience de sa mort – signe définitivement sa supériorité sur le Maître. En outre, il travaille désormais le donné naturel en fonction de l'idée du Maître, c'est-à-dire d'une idée humaine et par conséquent sociale. Le Travail transforme la nature en fonction d'une idée non matérielle – en l'occurrence l'ordre du Maître – c'est-à-dire qu'il développe un savoir technique. Et puis, servant le Maître, il doit refouler ses instincts de consommation immédiate car il agit pour assouvir un instinct qui n'est pas le sien. Travaillant le donné naturel pour le Maître, il se travaille lui-même et peut devenir autre en (se) travaillant. L'Esclave prend ainsi conscience de la notion abstraite de la liberté (dont le noyau initial réside, rappelons-le, dans la décision qui précède la lutte). Enfin, la reconnaissance a un sens pour lui puisqu'il reconnaît déjà un autre homme.

Y a-t-il satisfaction du désir humanisant ? On peut directement répondre par la négative. En effet, l'action issue du désir de reconnaissance s'est divisée : lutte (sans travail) du Maître ; travail (sans lutte) de l'Esclave. Aussi la satisfaction, qui équivaut à la reconnaissance universelle, ne pourra résulter que de la synthèse de la lutte et du travail, c'est-à-dire de la synthèse du Maître et de l'Esclave. Kojève nomme cette figure qui est à la fois Maître et Esclave sans se réduire ni l'un ni l'autre, le Citoyen. Mais actualiser la figure du Citoyen en vue de satisfaire le désir de reconnaissance n'est possible que pour l'Esclave. Le Maître demeure en effet figé dans son identité de Maître alors que l'Esclave peut se transformer et transformer le monde. Seulement, il faudra à l'Esclave se confronter à nouveau au risque de la mort et réouvrir la lutte. Or ce n'est pas si simple car l'Esclave a forgé un ensemble de justifications lui permettant de supporter la contradiction qu'il vit : il a la notion abstraite de la liberté, mais il est dans les fers. En d'autres termes, la reprise de la Lutte (à mort) sera précédée par une Lutte idéologique contre les justifications que l'Esclave donne à sa situation en vue de la rendre supportable sans avoir à affronter à nouveau le risque de la mort.

Conclusion

1. Exercice proposé aux participant·es d'un parcours philosophique sur le désir

Il est utile de comprendre comment nos désirs se forment et comment ils s'expriment dans une société donnée. De même, il est utile de comprendre comment se forment des structures de domination parce qu'elles façonnent et conditionnent nos désirs. Penser notre rapport intime (affectif, émotionnel, etc.) au désir **va avec** une réflexion sur ce que chaque société fait des désirs (économiquement, institutionnellement, etc.).

En guise de synthèse, nous te proposons de penser et d'écrire ce que tu penses à partir des deux questions suivantes :

- Quelles sont, à ce stade de ton parcours philosophique, les réflexions que tu te fais sur les conditions affectives, sociales, économiques de tes propres désirs ?
- Quels actes de résistance (anti-conformisme, transgression, choix divergeant, etc.) poses-tu ? Pourquoi ? Quelles prises te donnes-tu / te donne-t-on ? Qu'en penses-tu ?

Tu as peut-être eu l'occasion d'analyser précisément des rapports que tu entretiens avec un désir particulier d'objet ou de personne, tu peux le relire et voir ce que tu en penses aujourd'hui.

2. Conclusion de la fiche : une réflexion philosophique sur le désir comme transformation de soi et du monde

La pensée gagne à être structurée pour être partageable. Le parcours philosophique que nous avons proposé tout au long de cette fiche poursuit ce double effort : mettre les participant·s en capacité d'exprimer leur pensée sur le désir – tout le monde peut philosopher – et les accompagner dans la mise en dialogue des idées entre elles.

Cet exercice a des conséquences intellectuelles : prendre conscience qu'on a des idées qui peuvent se travailler pour être plus claires, plus précises, plus justes permet d'augmenter un rapport de présence à soi-même.

Cet exercice a aussi des conséquences politiques : il façonne des façons d'être ensemble. D'une part, la forme de la discussion oblige les participants à tenir compte et faire avec les idées des autres. D'autre part, grâce aux discussions, penser le désir comme l'occasion de vivre de nouveaux rapports au monde est une occasion de transformer la société.

Se transformer implique qu'on s'observe et se rende compte que la pensée vit dans un processus. Nous proposons donc aux enseignant·es de donner des occasions de moments réflexifs aux participant·es. Par exemple, en écrivant les jalons – les évolutions, les réfutations des raisonnements, des synthèses de nos idées. Ainsi, la pensée se rend visible à elle-même.

Enfin, la prise de conscience de la pensée comme processus se produit dans la pratique régulière. Il pourrait donc être profitable d'organiser plus d'une discussion philosophique sur ce thème.

LA COORDINATION ÉGALITÉ DES GENRES

lutte contre les violences basées sur le genre et assure la promotion à l'égalité envers les femmes et les hommes, principalement à travers

trois axes thématiques :

**ÉGALITÉ
DES
GENRES**

LUTTE CONTRE
LES VIOLENCES

**FAVORISER
LES SYNERGIES**

et la coopération entre les professionnels de terrain quel que soit leur secteur : social, santé, justice...

**ÉGALITÉ
DES
GENRES**

MÉTIER EN
TOUT GENRE!



FORMER ET RENFORCER

les compétences des
(futurs) professionnels ;

**ÉGALITÉ
DES
GENRES**

LUTTE CONTRE
LA TRAITE DES
ÊTRES HUMAINS

**MENER DES ACTIONS
DE PRÉVENTION**

à destination du tout public et
soutenir les actions développées
par les acteurs de terrain.

VOUS SOUHAITEZ

**REJOINDRE
LE RÉSEAU DES
PLATEFORMES ?**

**BÉNÉFICIER
DE L'OFFRE DE
FORMATIONS ?**

**OBTENIR DU
MATÉRIEL DE
SENSIBILISATION ?**

**ORGANISER UNE
PRÉSENTATION,
UNE SENSIBILISATION
OU UNE ANIMATION ?**

CONTACTEZ-NOUS !

egalitedesgenres@province.namur.be

081/77 60 24 ou 081/77 52 93

 **Egalité des genres - Province de Namur**

tiny.cc/egalitedesgenres


FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien de
la

Wallonie